

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 33 (1904)
Heft: 21

Artikel: Le P. Grégoire Girard et son action [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1038775>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

fesseurs chargés d'instruire et de former la génération nouvelle. Faisons avec discrétion, dans notre partie et notre profession spéciale, non seulement, ce qui est facile, en disant ce qu'il faut faire, mais en le faisant nous-mêmes, évitant de nous perdre en vaines déclamations, en récriminations peu dignes, en opposition subversive. Gardons-nous de ce chauvinisme étroit, qui nous porte à penser sottement que nous sommes les meilleurs; sortons quelquefois de chez nous et étudions volontiers ce qui se fait dans les pays voisins. Lisons beaucoup pour nous renseigner sur les progrès réalisés et pour nous tenir à la hauteur du mouvement intellectuel. Variions nos procédés, nos moyens d'action, ne fût-ce que pour ne pas devenir routiniers. Soyons prudents, sans doute, mais ne craignons pas les difficultés. Le domaine de l'étude est vaste, celui de l'enseignement y ajoute l'inépuisable variété des méthodes et des procédés pratiques; il y a donc place pour tous, et chacun peut se frayer sa voie. Pour les jeunes gens que nous sommes appelés à former, ce sont, en outre des carrières nombreuses qui s'ouvrent devant eux, ce sont des postes à occuper, des industries à établir, des occasions de gagner à saisir. Le canton de Fribourg traverse en ce moment une crise, celle des pays jeunes, qui, se sentant pleins de courage, engagent toutes leurs ressources en vue de l'avenir. A nous d'assurer cet avenir par notre travail, par les initiatives que nous prendrons ou que nous saurons susciter.

La conférence de M. le Dr. Jaccoud a produit la meilleure impression. M. l'inspecteur Oberson, au nom de l'auditoire, remercie avec enthousiasme le savant conférencier pour son discours aux vues élevées et si pleines d'à-propos. Il espère que M. le Recteur du Collège reviendra bientôt dans la belle Gruyère pour faire profiter de ses connaissances en matière sociale tous ceux qui s'occupent de l'éducation du peuple.

J. BARBEY, *inst.*



LE P. GRÉGOIRE GIRARD ET SON ACTION

(Suite.)

Jusqu'alors le renom de Girard n'avait pas pénétré au delà des frontières de son canton; une circonstance fortuite le plaça sur l'avant-scène: ce fut sa visite officielle à l'Institut de Pestalozzi à Yverdon, en 1809, et le rapport mémorable qu'il en fit aux députés des Etats suisses. Cette rencontre est un événement important dans la vie de ces deux grands hommes, événement malheureusement trop peu connu en Allemagne.

Selon Ernest Naville, théologien protestant de Genève et plus tard l'ami intime de Girard, cet événement compte parmi les

meilleurs faits de l'histoire suisse de ce temps. Pour cette raison, je tiens à vous en dire au moins quelques mots.

Cédant aux vexations continuelles et ambitieuses de ses collaborateurs Niederer et Schmid, Pestalozzi pria, en 1809, les députés des Etats helvétiques de soumettre son institution d'Yverdon à une revision officielle et minutieuse. Le président des Etats était alors le landammann d'Affry de Fribourg, qui connaissait et appréciait personnellement Pestalozzi. On élut comme délégués du gouvernement helvétique Abel Mérian, conseiller d'Etat à Bâle, le Père Girard et Frédéric Trechsel, professeur de mathématiques à l'Académie de Berne, ami d'Herbart. Les trois délégués se rencontrèrent à Fribourg, et, après une conférence tenue dans la cellule de Girard, le programme de revision et d'examen fut soigneusement rédigé. On se partagea les rôles : Girard eut à examiner l'enseignement religieux et fut chargé de la rédaction du rapport officiel à présenter au gouvernement helvétique. Arrivés à Yverdon, les délégués se mirent aussitôt à l'œuvre, assistèrent aux leçons et s'entretenaient assidûment avec les instituteurs « cinq jours d'agitation pour Pestalozzi et ses collaborateurs », dit un témoin, Charles de Raumon.

La revision fut sérieuse et d'une pénible minutie. L'impression immédiate que l'institution fit aux délégués ne fut pas des plus favorables. On trouva qu'avec son organisation compliquée, elle n'avait pas pris comme modèle l'école primitive et sympathique de Burgdorf, ni remplacé l'enseignement des écoles moyennes et supérieures. On constatait même de grandes déficiences dans plusieurs classes pour l'enseignement de l'arithmétique, qui est pourtant la base de l'enseignement de Pestalozzi. On découvrit aussi que la concorde était bien loin de régner parmi les instituteurs, ce qui, il faut l'avouer, n'est pas chose rare. Pestalozzi lui-même n'était plus maître de son œuvre ; ses deux principaux collaborateurs Niederer et Schmid supplantaient le vénérable chef de l'institution et ne lui rendirent même plus le respect dû à son génie, à son grand âge et à son dévouement à l'humanité.

Girard racontait plus tard le trait suivant à son intime disciple Alexandre Daguët, qui devint l'auteur de sa savante biographie. Un jour, pendant que les délégués s'entretenaient avec Pestalozzi, Girard sentit qu'on le tirait par son habit. C'était Schmid, qui lui dit en allemand : « Comment pouvez-vous parler avec ce vieux fou ; vous voyez bien qu'il radote. » Pestalozzi lui-même reconnut qu'il avait été entraîné dans une fausse voie et ne le cacha pas aux délégués. Il leur dit dans l'idiome zuricois : « Mes affaires sont allées plus loin que je ne voulais ; je n'ambitionnais qu'une école de campagne ; les jeunes gens, les savants ont tout gâté ! »

Après une conférence dans laquelle on avait discuté la rédaction du rapport à faire, les trois délégués se séparèrent à Fribourg et Girard se mit immédiatement à l'œuvre. Il considéra

sa tâche comme une chose très grave et y consacra plus de six mois.

Impatient de connaître le jugement des commissaires fédéraux, Pestalozzi, sur les instances de ses collègues, s'adressa à Girard et lui demanda communication provisoire du rapport manuscrit, qui, à moitié et très imparfaitement rédigé, ne contenait que la discussion de l'organisation de l'institut. Girard et Trechsel, par égard et par amitié pour Pestalozzi, cédèrent à sa demande, malgré l'opposition énergique de Mérian. Cette première partie qui tant s'en faut n'était pas la plus importante du rapport de Girard suffit pour provoquer entre les instituteurs des scènes violentes et odieuses, connues sous le nom de *révolution d'Yverdon*.

Après de nombreuses péripéties, le rapport achevé fut présenté aux députés siégeant à Berne, approuvé par eux, et l'impression officielle en fut décrétée. Ce rapport de Girard, témoignage éclatant de perspicacité, d'impartialité sévère et d'une profonde conception de l'œuvre de Pestalozzi, est un document important, et dans les annales de l'institut d'Yverdon, et dans l'histoire de la pédagogie en général.

La visite à Yverdon marque pour l'école de Fribourg une nouvelle période de développement. Girard fit valoir ses expériences faites à Yverdon comme il sut aussi éviter les erreurs qu'il y avait remarquées. Le mérite capital de Girard comme pédagogue n'est pas d'avoir inventé de nouvelles méthodes à éclat. En éclectique perspicace et spirituel, il prenait le bien où il le trouvait. Aussi son grand mérite, à lui, fut qu'en s'appropriant les méthodes des autres, il sut les dépouiller de leurs scorries, en enlever les difformités, les convertir et les perfectionner avec une habileté merveilleuse et leur imprimer le sceau de son génie spirituel et original.

L'idée fondamentale et le but de la méthode d'éducation de Girard furent de prendre les idées que l'enfant apporte de la famille à l'école pour point de départ de l'enseignement; d'étendre ce cercle d'idées par l'intuition, en familiarisant l'enfant avec la maison, l'école, la patrie et le monde. Il dirige ensuite son regard plus haut, vers le ciel étoilé et enfin vers Dieu, le Créateur de toutes choses; l'horreur du mal, l'amour du bien doivent être continuellement et systématiquement éveillés dans l'enfant; le sentiment du devoir doit être peu à peu formé dans le novice de la vie, jusqu'à ce qu'il ait acquis toute sa puissance. Il faut apprendre à l'enfant qu'il doit aimer et regarder tous les hommes comme les membres d'une seule et grande famille, les enfants d'un même père qui est Dieu: *voilà la lumière qu'il importe de mettre dans l'âme de l'enfant*.

Cette idée se réalisait heureusement sous la direction habile de Girard; les livres classiques faits par lui et ses collaborateurs y contribuèrent puissamment. Le meilleur ouvrage de Girard, celui dans lequel se reflètent toute son âme, son génie

pédagogique et son originalité, c'est son *Cours éducatif de langue maternelle* ; il suffirait à lui seul à la formation de la jeunesse. Pendant qu'à Yverdon on mit dans le plan d'études les mathématiques au premier rang, et qu'on fit du développement intellectuel le point capital, Girard fit de la langue maternelle le centre de tout l'enseignement, comme étant le facteur par lequel l'esprit et le cœur se développent le plus naturellement et avec le plus de succès, parce que c'est dans cet enseignement que se concentrent les pensées et les sentiments de l'homme. C'est par cet enseignement que Girard put faire l'application de sa maxime éducative : *les mots pour les pensées ; les pensées pour le cœur et la vie.* (A suivre).

Les œuvres post-scolaires

Quel est celui qui n'a pas souvent réfléchi, dans ses heures de solitude et de loisir, sur la situation et l'avenir de nos jeunes garçons et de nos jeunes filles au sortir de l'école, sur les causes de la chute de beaucoup d'entre eux, et enfin sur le peu de résultats de l'école primaire et de l'enseignement religieux pour la vie pratique, cela malgré le dévouement des maîtres et les nombreux sacrifices des parents, des communes et de l'Etat ?

Presque chaque jour, nous avons sous les yeux le triste spectacle donné par beaucoup de jeunes gens qui, sortis hier de nos écoles, se laissent entraîner par les mauvaises lectures et les mauvaises compagnies, et ne tardent pas à grossir les rangs de l'indifférentisme, de l'incrédulité et du socialisme ; souvent même, ils abandonnent totalement la pratique des vertus chrétiennes. C'est ainsi que ces jeunes gens, captivés par les théories séduisantes qu'ils entendent sans cesse répéter autour d'eux, subissent l'influence du milieu, abandonnent leur foi religieuse et se laissent entraîner dans des associations pernicieuses. Ainsi se perd toute trace des enseignements reçus au catéchisme et à l'école, et ces écoliers d'hier, objets de tant de peines, de soins et de sacrifices, ne tardent pas à se laisser aller aux pires écarts et à déchoir aux derniers rangs de la société, dont ils deviennent à la fois la honte et les parasites. Ce spectacle est de tous les jours ; la société en souffre et cependant, dans la grande généralité des cas, on se contente d'en gémir sans même se donner la peine de chercher une amélioration à cet état de choses anormal.

Je n'ai point la prétention de me poser ici en réformateur ; toute mon ambition se résume à signaler le mal et à indiquer quelques moyens à prendre pour sauvegarder notre jeunesse.

En commençant, je ne crains point d'affirmer que l'école,